

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pierre blanche

Stephanie Bolster

Volume 49, numéro 1-2 (275-276), mars 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bolster, S. (2007). Pierre blanche. *Liberté*, 49(1-2), 136–147.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre blanche¹

Stephanie Bolster

traduit de l'anglais (Canada) par Daniel Canty

La porte ouverte

Aujourd'hui la sonnerie d'un téléphone m'a éveillée et j'ai titubé
vers lui dans le corridor embrouillé. Ma main s'est posée

sur la poignée d'une porte. J'ai tourné le poignet, la porte est
[devenue une brume
que j'ai traversée. J'étais dans un champ d'hiver,

pas chez moi mais en cet endroit que je rejoins chaque fois que
[je ferme les yeux
pour dormir. J'étais ici, j'étais Ici, l'air égal

à cette température rougissant ma peau.
La spirale enfin déferlante de mes cellules. Je ne suis pas

celle que je croyais être. Que veulent dire ces traces de pas ?
Elles sont à moi : espaces où mon poids

s'est imprimé dans la neige, et neige que mon
poids a imprimée, et mon poids, et ma

pensée du poids. Voici la peur, voilà l'ici,
voici moi, je suis : la porte, ouverte.

¹ Extrait du recueil du même nom à paraître au Noroît en 2007 ; la version originale a paru sous le titre *White Stone: The Alice Poems*, Montréal, Signal/Véhicule Press, 1998.

Pierre blanche

L'écriture soignée, égale, de ces mots
a transformé une page en promesse.
Il les relisait peut-être chaque jour,
jusqu'à ce qu'ils paraissent s'arrondir en une pierre
luisante, d'une masse légère mais assurée —

les pages de son journal s'ouvraient d'elles-mêmes
comme si on y gardait *vraiment* une pierre.

Ou autre chose de rond : qui pourrait croître
en lune de moisson ou se cristalliser en diamant
de bague. C'était une forme brillante

qui reculait à son approche. Pendant sept ans,
il tenta de la réaliser, pour lui seul,

jusqu'à ce que la femme du doyen Liddell ait des soupçons
et la piétine. Ce n'était pas du tout une pierre —

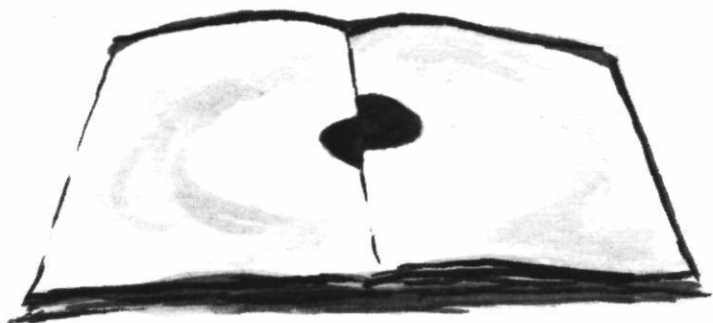
il tenait une coquille cassée et vide
entre ses mains. Il en dispersa les pièces

entre les pages du dernier volume,
où elles se logèrent pendant des décennies, rangées.

Bien après sa date de décès inscrite sur une dalle,
sa nièce trouva les fragments brisés
dans un livre et en arracha les pages à l'épine.

À ce jour, le volume s'entrouvre
sur cette absence comme si on y conservait

une pierre. Nous voulons
la mesurer à l'échelle de notre
désir, en éprouver la substance, l'exposer
à la lumière, voir ce qui vit en elle.
C'est une forme brillante qui recule à notre approche.



Estela López Solís, *Pierre fracassée*

Le petit mal, 1863

Cette nuit-là, ses entrailles se crispent :
ses sous-vêtements s'entachent de sang
et elle s'agite dans ses draps blancs.
À l'aube, quand M^{lle} Prickett
la lave pour la messe,
un mot murmuré : *brèche*.

Alice demande si ce mot décrit son mal,
si les domestiques s'inquiètent, mais M^{lle} Prickett dit
que ce n'est pas ça du tout, ce n'est que le « petit mal »,
tout à fait normal. Tu ne fais que grandir.

Pourtant *brèche* décrit bien la sensation,
comme si une sangsue l'avait sucée à blanc.
Le miroir lui renvoie l'image d'une autre.

M. Dodgson, qui adore les joues roses,
ne vient pas prendre sa photo, n'envoie
pas de note avec des baisers et une devinette rassurante.
Ses parents taisent ses questions,
assis dans le parloir avec leurs invités ronflants ; M^{lle} Prickett
la reconduit à sa chambre et en referme la porte.

Les cuisses serrées afin de contenir ses entrailles,
Alice s'échappe, grave son nom
dans le marbre du bureau de papa, tache
d'encre ses griffonnages grecs. Elle gâte
le parfum de maman avec du vinaigre.
Elle découd sa robe préférée avec ses dents.
Elle rosse la vieille Pricks parce qu'elle l'a surprise,
la punit pour ses récits ennuyants
de goûters de thé ordinaires et de lapins stupides.

Est-ce tout ce qu'elle mérite d'entendre ?

Finies ses folles aventures, sa lèvre

qui frémit en prononçant son nom.

Alice, qui es-tu maintenant ?

Tamise

Le cours de l'histoire s'est ici interrompu.

Trois petites Liddell s'agitent tandis que Dodgson fixe les joncs qui bordent la rive, les chênes penchés vers eux.

S'il vous plaît ! couine Alice, et il revient à son récit : une petite porte, un jardinet. Sa bouche s'entrouvre, chaque lis lointain s'incline sous son regard,

mais il la dit trop grande pour entrer et lui scelle les lèvres. Il sait qu'elle est trop petite pour qu'on lui interdise les jardins. Il est allé trop loin, s'est égaré. Il dérive, cherche,

et les mots remontent en lui, vers ses yeux attentifs : *Alice tomba, Alice trouva, Alice pleura.* Son pied n'est qu'à un pouce du sien, ses sœurs sont nichées là, deux œufs à la coque, pareilles.

Et moi : où en suis-je ? Assise sur cette rive à cent ans de sa portée ; suis-je le poisson qui fuit lorsque Alice plonge sa rame ? Je suis ses yeux détournés des siens,

regardant de nouveau quand il ne peut pas me voir ; je scrute sa bouche hésitante et pense *qu'il est intelligent, qu'il est grand, qu'il est drôle que cet homme m'aime.* Je suis son désir

de raconter une histoire assez captivante pour la saisir mieux qu'aucune photo, l'espoir que son pied demeure tout près et sa certitude du contraire ; sa peur à elle qu'il

mette fin au récit ou qu'il n'en finisse plus, jamais. Sur cette rivière, je dois laisser aller mon bâton accroché aux pierres. Mon esquif dérive et moi avec.

Personne n'en prend note. La rivière ne s'écoule que dans un sens —
plus loin. Ma maison me manque mais je suis trop vieille pour
[l'admettre,
regardant les chênes qu'ils regardaient. Des heures passent sur
[cette rivière

où je flotte sur moi, trop près, pas assez proche.



Estela López Solís, *En esprit*

Où Alice pose pour Julia Margaret Cameron, 1872

Cordelia

Que doit dire Cordelia ? L'amour, et plus rien.
LE ROI LEAR

Quel père ton honnêteté
a-t-elle trahi ? Le tien n'a engendré
aucune favorite mais Dodgson t'a élue
sienne. Tu offrais l'amour : muet,

vrai, mais pas celui qu'il cherchait.
Fidèle à cet accord,
tu as un peu cheminé à ses côtés, puis
tu t'es détournée. Maintenant que tu as grandi,

il t'envoie des livres sur lesquels
flotte ton visage de petite fille
immaculée. Quel prince voudra encore de toi,
fausse reine du royaume d'un vieillard ?

Celui qui t'a élue sa bien-aimée
a suspendu ton effigie
réservée et loqueteuse dans ses quartiers privés.
Si tu n'étais pas devenue une nature morte

dans sa chambre noire, alors tu ne serais pas
ici maintenant, attendant qu'une autre lentille
t'aspire et renouvelle ce que
tu es, ni toi ni Alice.

Pomona

Pomona était la déesse romaine des arbres... souvent représentée avec des fruits dans son giron et un couteau à émonder en main.

MIKE WEAVER, Julia Margaret Cameron 1815-1879

À quoi sert de poser comme une déesse
qui ne se laissera pas séduire —
maintenant que tout danger de séduction
est passé ? Pas toutes les enfants chéries grandissent

en beauté. Tes cheveux sont cassants
comme les nids de la saison passée ; ton nom seul
détourne les regards.

Dodgson avait bien deviné

ta soif de magie,
et a transformé ton espoir en désir
inventé. Cette femme à la caméra
tente d'exposer ta frustration

comme une pose mythique.
Rien n'y fait. Tu auras l'allure
d'une sorcière aux sortilèges
impuissants. Aucun homme ne viendra.

Les séances vont cesser.
C'est fait : tu es une réplique
à vingt et un ans. Comme lui,
tu as trop vieilli trop tôt.

Sainte Agnès

Sainte Agnès, martyrisée [...] à l'âge de treize ans, est la sainte patronne des vierges. La légende raconte que, si une jeune fille vertueuse respecte le rituel approprié, elle rêvera de son futur mari au soir précédant la Sainte-Agnès, qui a lieu le 21 janvier.

L'anthologie Norton de la littérature anglaise

Pourquoi, ayant dormi le regard fixé au
plafond, languissante, à chaque Veille
espérant l'apparition de ton futur
mari, dois-tu maintenant être elle ?

Ruse cruelle pour te visser cette couronne
sur la tête, te marier en blanc
à Dieu seul. Tu en as assez
des hommes distants — tu ne veux pas être

Alice mais une femme à la taille
déliée. Chaque Veille ton sommeil
est vierge. Chaque matin suivant, tu te dévisages
dans un miroir givré où aucun homme ne se mire.

Aujourd'hui, l'obturateur t'a avalée d'un coup.
À travers un trou tu vois une lumière, une fille
en blanc. Est-ce bien ton rêve ?
Elle ne peut être la réponse.

Nature morte

Je le connais aussi, ce truc
pour paraître immobile quand la
mécanique interne martèle

chaque nerf et que l'univers
fuit comme un lapin blanc,
cœur sautillant et attardé d'Alice

invisible à l'intérieur d'une cage
de dentelle. Au-delà du besoin
de poser, nous laissons la vidéo nous saisir

où et comme nous sommes.
Si je pouvais la voir bouger,
si je savais comment son ourlet

se froissait suivant son poignet
au moment d'une signature,
serait-ce comme d'ouvrir

une porte vers un jardin ?
Je laisse se clore son histoire
et retourne à mon corps mouvant.

Victoria est morte, ceci n'est pas
l'Angleterre, et Alice ne fut jamais
que cette gamine préservée

dans l'objectif de Dodgson,
que ce visage spectral de femme
dans ma chambre noire.

Quand la caméra s'est détournée
d'elle, elle s'est échappée. Depuis que je cherche
à la rejoindre, j'ai trouvé

l'amour, me suis retrouvée en un pays
blanc comme page. Ces jours-ci,
je m'attarde peu à penser à elle.



Estela López Solís, *En univers de la poète*